

ROMAN

MAXENCE FERMINE
NEIGE

À la fin du XIX^e siècle, au Japon, le jeune Yuko s'adonne à l'art difficile du haïku. Afin de parfaire sa maîtrise, il décide de se rendre dans le sud du pays, auprès d'un maître avec lequel il se lie d'emblée, sans qu'on sache lequel des deux apporte le plus à l'autre. Dans cette relation faite de respect, de silence et de signes, l'image obsédante d'une femme disparue dans les neiges réunira les deux hommes.

Dans une langue concise et blanche, Maxence Fermine cisèle une histoire où la beauté et l'amour ont la fulgurance du haïku. On y trouve aussi le portrait d'un Japon raffiné où, entre violence et douceur, la tradition s'affronte aux forces de la vie.



9 782020 385800

www.seuil.com

Couverture : Sarbacane
Yokoyama Taikan, *Aube de printemps*
sur les monts sacrés de Chichibu, DR
Seuil, 27 rue Jacob, Paris 6
ISBN 2.02.038580.5 / Imp. en France 1.2001

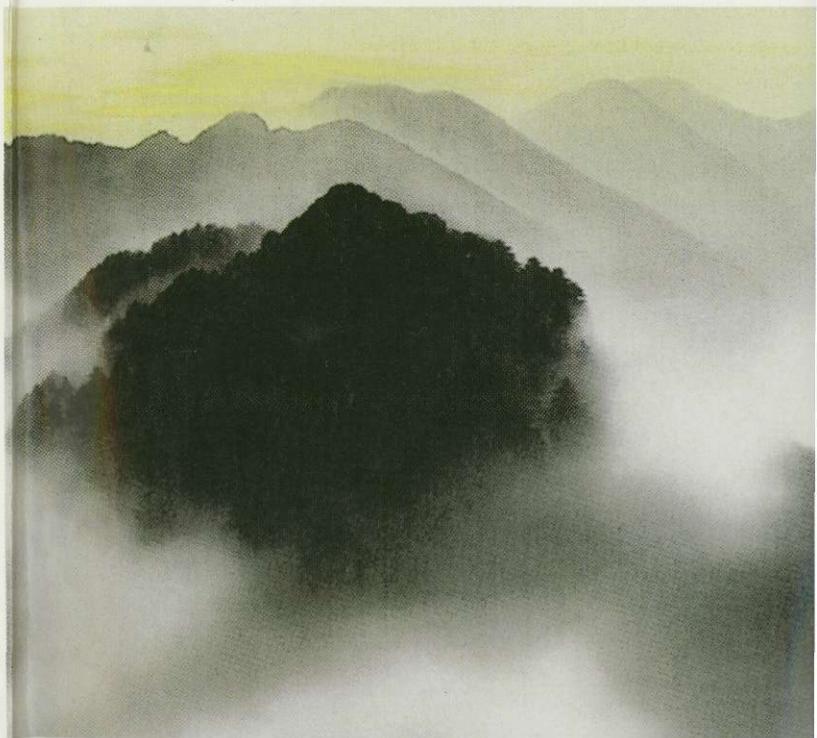
cat.4

MAXENCE FERMINE
NEIGE

P804

POINTS

MAXENCE
FERMINE
NEIGE



POINTS

Ce livre vous est proposé par Tàri & Lenwë

A propos de nos e-books :

- ✓ Nos e-books sont imprimables en double-page A4, en conservant donc la mise en page du livre original. L'impression d'extraits est bien évidemment tout aussi possible.
- ✓ Nos e-books sont en mode texte, c'est-à-dire que vous pouvez lancer des recherches de mots à partir de l'outil intégré d'Acrobat Reader, ou même de logiciels spécifiques comme Copernic Desktop Search et Google Desktop Search par exemple. Après quelques réglages, vous pourrez même lancer des recherches dans tous les e-books simultanément !
- ✓ Nos e-books sont vierges de toutes limitations, ils sont donc reportables sur d'autres plateformes compatibles Adobe Acrobat sans aucune contrainte.

Comment trouver plus d'e-books ?

- ✓ Pour consulter nos dernières releases, il suffit de taper « tarilenwe » dans l'onglet de recherche de votre client eMule.
- ✓ Les mots clé «ebook», «ebook fr» et «ebook français» par exemple vous donneront de nombreux résultats.
- ✓ Vous pouvez aussi vous rendre sur les sites <http://mozambook.free.fr/> (Gratuits) et <http://www.ebookslib.com/> (Gratuits et payants)

Ayez la Mule attitude !

- ✓ Gardez en partage les livres rares un moment, pour que d'autres aient la même chance que vous et puissent trouver ce qu'ils cherchent !
- ✓ De la même façon, évitez au maximum de renommer les fichiers !
Laisser le nom du releaser permet aux autres de retrouver le livre plus rapidement
- ✓ Pensez à mettre en partage les dossiers spécifiques où vous rangez vos livres.
- ✓ Les écrivains sont comme vous et nous, ils vivent de leur travail. Si au hasard d'un téléchargement vous trouvez un livre qui vous a fait vivre quelque chose, récompensez son auteur ! Offrez le vous, ou offrez le tout court !
- ✓ Une question, brimade ou idée ? Il vous suffit de nous écrire à Tarilenwe@Yahoo.it . Nous ferons du mieux pour vous répondre rapidement !

**En vous souhaitant une très bonne lecture,
Tàri & Lenwë**

N E I G E

Au Japon, en 1884, Yuko Akita, âgé de dix-sept ans, annonce la voie dans laquelle il a choisi de s'engager : il sera poète, contre l'avis de son père, un prêtre shintoïste qui estime que la poésie n'est pas un métier mais tout juste un passe-temps. Un poète de la cour Meiji a néanmoins vent des travaux de Yuko, lit ses poèmes, les trouve d'une limpidité admirable mais lui conseille de trouver de nouvelles couleurs et pour se faire de rejoindre un homme qui possède les plus grandes connaissances artistiques, Soséki. Yuko part à la recherche des couleurs de la neige, élément qui le fascine et à partir duquel il compose tous ses haïkus. En traversant les montagnes, il fait une découverte. Il tombe éperdument amoureux du corps d'une jeune fille européenne, à la beauté diaphane, prisonnière des glaces depuis longtemps. Sa rencontre avec Soséki, ancien samouraï, vieux peintre aujourd'hui aveugle, va le guider dans sa quête. Mais le savoir suprême, Yuko ne le trouvera qu'après d'une femme, car seul l'amour peut faire naître l'absolu de l'art.

Au fil des dialogues entre le maître et l'élève, la fragilité des choses, les images lumineuses du temps qui passe, la concision du langage ancrent ce récit initiatique dans la tradition et l'esthétique des haïkus dont il tire toute sa substance.

Maxence Ferminé a trente-et-un ans. Neige, son premier roman, salué par le public et la critique, a été suivi de deux autres livres, Le Violon noir (Arléa, 2000) et récemment, L'Apiculteur (Albin Michel, 2001).

DU MEME AUTEUR

Le Violon noir

Arlêa, 2000

L'Apiculteur

, - *Albin Michel, 2000*

Sagesses et malices de Confucius le roi sans royaume

Albin Michel jeunesse, 2001

Opium

Albin Michel, 2002

Maxence Ferminé

NEIGE

R O M A N

Arlêa

Pour Léa

L'auteur remercie Maurice-Robert Coyaud
pour la belle traduction des haïkus.
Fourmis sans ombres, Phébus, 1989.

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 2-02-038580-5
(ISBN 2-86959-440-2, 1^{re} publication)

© Éditions Arléa, janvier 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Rien que du blanc à songer
Arthur Rimbaud

I

Yuko Akita avait deux passions.
Le haïku.
Et la neige.

Le haïku est un genre littéraire japonais. Il s'agit d'un court poème composé de trois vers et de dix-sept syllabes. Pas une de plus.

La neige est un poème. Un poème qui tombe des nuages en flocons blancs et légers.

Ce poème vient de la bouche du ciel, de la main de Dieu.

Il porte un nom. Un nom d'une blancheur éclatante.

Neige.

*Vent hivernal
Un prêtre shinto
Chemine dans la forêt*

Issa

Le père de Yuko était prêtre shintoïste. Il vivait dans l'île d'Hokkaido, au nord du Japon, là où l'hiver est le plus durable et le plus rigoureux.

Il apprit à son fils la puissance des forces cosmiques, l'importance de la foi et l'amour de la nature. Il lui apprit également l'art de composer des haïku.

Un jour d'avril 1884, Yuko eut dix-sept ans. Au sud, à Kyushu, les premiers cerisiers commençaient à fleurir. Au nord du Japon, la mer était encore gelée.

L'enseignement éthique et religieux du jeune homme était désormais terminé. Il était temps pour lui de choisir un métier. Depuis des générations, les membres de la famille Akita se partageaient entre la religion et l'armée. Mais Yuko ne désirait pas plus devenir prêtre que guerrier.

- Père, dit-il le matin de son anniversaire, près de la rivière argentée, je veux devenir poète.

Le prêtre fronça les sourcils d'une manière quasiment imperceptible mais qui trahissait toutefois une profonde déception. Le soleil se reflétait dans la moire de l'eau. Un poisson-lune passa entre les bouleaux puis disparut sous le pont de bois.

- La poésie n'est pas un métier. C'est un passe-temps. Un poème, c'est une eau qui s'écoule. Comme cette rivière.

Yuko plongea son regard dans l'eau silencieuse et fuyante. Puis il se tourna vers son père et lui dit :

- C'est ce que je veux faire. Je veux apprendre à regarder passer le temps.

*Le bruit du pot d'eau qui éclate
(L'eau a gelé cette nuit)
Me réveille*

Bashô

- Qu'est-ce que la poésie ? demanda le prêtre.
- C'est le mystère ineffable, répondit Yuko.

Un matin, le bruit du pot d'eau qui éclate dans la tête fait germer une goutte de poésie, réveille l'âme et lui confère sa beauté. C'est le moment de dire l'indicible. C'est le moment de voyager sans bouger. C'est le moment de devenir poète.

Ne rien enjoliver. Ne pas parler. Regarder et écrire. En peu de mots. Dix-sept syllabes. Un haïku.

Un matin, on se réveille. Il est temps de se retirer du monde pour mieux s'en étonner.

Un matin, on prend le temps de se regarder vivre.

*Première cigale
Dit-il, et il
Pissa*

Issa

Les mois passèrent. Durant l'été 1884, Yuko écrivit soixante-dix-sept haïku, tous plus beaux les uns que les autres.

Un matin de soleil sale, un papillon se posa sur son épaule et y laissa une trace étoilée et fragile que lava la pluie de juin.

Parfois, à l'heure de la sieste, il allait écouter le chant des cueilleuses de thé.

Un autre jour, il trouva un lézard mort devant sa porte.

Le reste du temps, il ne se passa rien.

Lorsque les premiers jours d'hiver revinrent, il fut à nouveau question de l'avenir de Yuko.

Un matin de décembre, son père l'emmena au pied des Alpes japonaises, au centre de Honshu, lui indiqua un sommet, là où demeurent les neiges éternelles, lui

confia une besace remplie de victuailles, un parchemin de soie et lui dit :

- Ne reviens que lorsque tu sauras. Guerrier ou prêtre. A toi de choisir.

L'adolescent gravit la montagne, au mépris du danger et de la fatigue. Au sommet, il trouva un abri sous un rocher. Il s'y assit face à la splendeur du monde.

Il resta ainsi sept jours aux portes du ciel, à se nourrir de la beauté. Sur le parchemin de soie, il n'écrivit qu'un seul mot, un mot d'une blancheur éclatante.

Lorsqu'il revint auprès de son père, ce dernier lui demanda :

- Yuko, as-tu trouvé ta voie ?

Le jeune homme se mit à genoux et déclara :

- Mieux que cela, père. J'ai trouvé la neige.

*Sur cette lande où il neige
Si je meurs aussi, je deviendrai
Un bouddha de neige*

Chôsui

La neige est un poème. Un poème d'une blancheur éclatante.

Elle recouvre en janvier la moitié nord du Japon. Là où vivait Yuko, la neige était la poésie de l'hiver.

Au grand dam de son père, Yuko embrassa la carrière de poète les premiers jours de janvier 1885. Il décida de n'écrire que pour célébrer la beauté de la neige. Il avait trouvé sa voie. Il savait qu'il ne se laisserait jamais de cette vie étincelante.

Chaque jour de neige, il prit l'habitude de sortir très tôt de la maison et de marcher en direction de la montagne. Il se rendait toujours au même endroit pour composer ses poèmes. Il s'asseyait en tailleur sous un arbre et restait ainsi de longues heures à choisir en

secret les dix-sept plus belles syllabes du monde. Puis, lorsqu'il possédait enfin son poème, il le couchait sur un papier de soie.

A chaque jour un autre poème, une nouvelle inspiration, un nouveau parchemin. A chaque jour un paysage différent, une autre lumière. Mais toujours le haïku et la neige. Jusqu'à la nuit tombée.

Il rentrait toujours pour la cérémonie du thé.

*Jouant au volant
Innocentes
Elles écartent les jambes*

Taigi

Un soir, pourtant, Yuko ne rentra pas.

C'était une nuit de pleine lune. On y voyait comme en plein jour. Une armée de nuages aussi cotonneux que des flocons vint masquer le ciel. Ils étaient des milliers de guerriers blancs à prendre possession du ciel. C'était l'armée de la neige.

Yuko, assis sous la lune, assista en silence à leur déferlement.

Il ne rentra qu'aux premières lueurs de l'aube.

En chemin, dans la fraîcheur pâle du soleil, il croisa une jeune femme qui puisait de l'eau à la fontaine.

En se penchant, sa tunique s'entrouvrit à hauteur de son aisselle et dévoila un sein blanc comme de la neige.

Dans sa chambre, un peu plus tard, Yuko toucha

son front : il était chaud comme un verre de saké brûlant.

Il s'endormit, à la main son sexe dressé, comme un piment rouge.

Dehors il gelait.

*Froid perçant
Je baise une fleur de prunier
En rêve*

Sôseki

La neige possède cinq caractéristiques principales.
Elle est blanche.
Elle fige la nature et la protège.
Elle se transforme continuellement.
Elle est une surface glissante.
Elle se change en eau.

Lorsqu'il en parla à son père, ce dernier n'y vit que des aspects négatifs, comme si la passion si étrange de son fils pour la neige lui avait rendu la saison hiémale encore plus terrifiante.

- Elle est blanche. C'est donc qu'elle est invisible et ne mérite pas d'être.

Elle fige la nature et la protège. L'orgueilleuse, qui est-elle pour prétendre statufier le monde ?

Elle se transforme continuellement. C'est donc qu'elle n'est pas fiable.

Elle est une surface glissante. Qui donc peut prendre plaisir à glisser sur la neige ?

Elle se change en eau. C'est pour mieux nous inonder à la période de la fonte.

Yuko, lui, voyait dans sa compagne cinq autres propriétés, dont son talent artistique se satisfaisait entièrement.

- Elle est blanche. C'est donc une poésie. Une poésie d'une grande pureté.

Elle fige la nature et la protège. C'est donc une peinture. La plus délicate peinture de l'hiver.

Elle se transforme continuellement. C'est donc une calligraphie. Il y a dix mille manières d'écrire le mot neige.

Elle est une surface glissante. C'est donc une danse. Sur la neige tout homme peut se croire funambule.

Elle se change en eau. C'est donc une musique. Au printemps, elle change les rivières et les torrents en symphonies de notes blanches.

- Elle est tout cela pour toi ? demanda le prêtre.

- Elle représente bien plus encore.

Cette nuit-là, le père de Yuko Akita comprit que le haïku ne suffirait pas à remplir les yeux de son fils de la beauté de la neige.

8

Yuko vénérât l'art du haïku, la neige et le chiffre sept.

Le chiffre sept est un chiffre magique.

Il tient à la fois de l'équilibre du carré et du vertige du triangle.

Yuko avait dix-sept ans lorsqu'il avait embrassé la carrière de poète.

Il écrivait des poèmes de dix-sept syllabes.

Il possédait sept chats.

Il avait promis à son père d'écrire seulement soixante-dix-sept haïku par hiver.

Le reste de l'année, il resterait à la maison et oublierait la neige.

Un jour de printemps, au renouveau du soleil, un poète renommé à la cour Meiji eut vent des travaux de Yuko. Il se rendit dans son village, trouva la maison du père d'Akita et le fit demander. Le prêtre, accouru du temple voisin, accueillit avec majesté le haut dignitaire de l'empereur, lui offrit une tasse de thé et dit :

- Mon fils rentrera ce soir de la montagne pour la dernière fois de l'année. Aujourd'hui est le jour de son soixante-dix-septième haïku. Mais, si vous le désirez, je peux vous mener à son atelier de travail. C'est là qu'il renferme tous ses poèmes, tous écrits sur des parchemins de soie.

Le poète huma le parfum du thé, le cœur rempli d'allégresse en songeant au temps heureux où lui-même avait été remarqué par un maître des rimes et amené devant l'empereur pour lui réciter un vers qui avait eu l'honneur de lui plaire. Puis il but une gorgée amère et dit :

- Montrez-moi ces merveilles.

Le prêtre l'invita à le suivre et ils pénétrèrent dans une pièce aux murs recouverts de parchemins. L'ensemble était d'une beauté à couper le souffle.

- C'est ici, Maître. Tous les haïku de mon fils sont offerts à votre jugement.

Le poète s'avança avec une lenteur majestueuse et lut chacun des soixante-seize poèmes de neige que Yuko Akita avait composés cette saison.

Lorsqu'il eut terminé, le prêtre vit que des larmes perlaient à ses paupières.

- C'est magnifique. Je n'ai jamais rien lu de pareil. Je crois que l'empereur pourra faire de votre fils le poète officiel de la cour, lorsque je ne serai plus de ce monde.

Le père de Yuko, au comble de la joie, se jeta aux pieds du haut dignitaire.

- Toutefois, ajouta ce dernier, je dois avouer que deux choses me chagrinent.

Le prêtre releva la tête et tressaillit.

- Qu'y-a-t-il ? Ces haïku ne sont-ils pas les plus beaux depuis le grand Bashô ?

- L'œuvre est incomparable, certes. Les mots sont puisés à la source de la beauté. Les textes possèdent une musicalité originale, mais ils sont dénués de couleurs. L'écriture de votre fils est désespérément blanche. Presque invisible. Si votre fils doit présenter ses œuvres à l'empereur, il devra apprendre à colorer ses poèmes.

- Il est encore jeune, ne l'oubliez pas. Il n'a que dix-sept ans. Il apprendra. Mais quelle autre chose vous chagrine ?

Le poète réclama une seconde tasse de thé, s'assit sous la tonnelle devant la maison et regarda la montagne qui s'élevait dans la fraîcheur printanière. Puis il but une gorgée amère et dit :

- Pourquoi la neige ?

10

Lorsque Yuko revint de la montagne et apprit qu'un étranger avait lu ses poèmes et, pire, les avait aimés, il entra dans une rage folle.

- Ce ne sont que des esquisses. Je ne connais encore rien de mon art.

- Mais déjà on te demande à la cour ! C'est un honneur, un grand honneur, lui répondit son père.

- Non, dit Yuko. C'est une bassesse.

Lorsque le prêtre lui eut rapporté les propos exacts du poète, Yuko s'enflamma.

- Que sait-il de la peinture et de ses couleurs ? Il y a dix mille manières d'écrire, dix mille façons de peindre un poème, mais pour moi toutes ressemblent à la neige. J'irai voir l'empereur lorsque j'aurai écrit dix mille syllabes, dix mille syllabes d'une étonnante blancheur. Pas une de moins.

- Mais dix mille syllabes, cela fait près de cinq cent quatre-vingt-dix haïku ! A raison de soixante-dix-sept poèmes par an, cela représente tout de même sept années de travail.

- Alors je me rendrai à la cour dans sept ans.

Il ne fut plus jamais question, entre le père et le fils, de la venue du poète impérial.

Ce printemps, Yuko tint promesse et n'écrivit aucun vers.

Il se contenta de respirer le parfum des pétales de fleurs du cerisier dans le jardin vert.

L'été, il respira les senteurs de miel de la forêt sous le regard de la lune à la cime des montagnes.

Aux premiers jours d'orage, il trouva une chanterelle dans la mousse près de la rivière.

Ce fut une année immobile et parfumée.

11

*La peau des femmes
La peau qu'elles cachent
Qu'elle est chaude !*

Sutejo

Le deuxième hiver de poésie fut d'une blancheur éclatante. Il neigea plus que de raison.

Une nuit de décembre, la jeune femme de la fontaine le dépucela. Sa peau avait le goût de la pêche. Il prit le mamelon de son sein blanc dans la bouche et le suçà comme un citron de lune. Il ne le lâcha qu'au petit matin.

Durant l'hiver, Yuko écrivit soixante-dix-sept haïku plus beaux, plus blancs les uns que les autres.

Les trois derniers furent :

*Neige limpide
Passerelle du silence
Et de la beauté*

30

*Musique de neige
Grillon d'hiver
Sous mes pas*

*Femme accroupie
Urine et fait fondre
La neige*

C'était cela, un haïku.

Quelque chose de limpide. De spontané. De familier. Et d'une subtile ou prosaïque beauté.

Cela n'évoquait pas grand-chose pour le commun des mortels. Mais pour une âme poétique, c'était comme une passerelle vers la lumière divine. Une passerelle vers la lumière blanche des anges.

12

Aux premiers jours du printemps, le soleil revint. Et avec lui le poète de la cour Meiji.

Cette fois il n'était pas seul.

Avec lui voyageait une femme d'une beauté éblouissante, férue de poésie. Elle avait la peau claire et des cheveux noirs comme la nuit. C'était la protégée du maître.

Le père de Yuko les reçut tous les deux, avec beaucoup de condescendance, sous la tonnelle en fleurs. Il leur offrit un thé rare et délicieux.

Lorsque le maître et la jeune femme eurent bu chacun une gorgée arrière, il leur dit :

- Mon fils se juge indigne de l'honneur que vous lui faites. Il pense que sept années lui seront nécessaires pour perfectionner son art avant de se rendre auprès de l'empereur. Comme il achève seulement son deuxième hiver de poésie, il reste encore cinq ans à attendre.

Le vieil homme regarda longuement les bords de la rivière argentée avant de prendre la parole.

- Cinq années, c'est long. Je ne sais pas si l'empereur attendra jusque-là. Quand Yuko doit-il rentrer ?

- A la tombée de la nuit.
- Nous allons l'attendre.

Lorsque Yuko revint de la montagne, il trouva les deux visiteurs dans son atelier. Il fut aussitôt subjugué par la beauté ensorcelante de la jeune femme. Le visage du maître ne lui inspira qu'indifférence.

- Yuko, dit le poète de la cour, j'ai deux questions à te poser.

- Maître, je vous écoute.
- Pourquoi sept ans ?
- Parce que c'est un chiffre magique.

Yuko surprit un léger sourire sur les lèvres de la jeune femme. Ses lèvres faisaient penser à la fraîcheur d'un fruit. Il se retint pour ne pas y mordre à pleines dents.

- Alors pourquoi la neige, continua le Maître ?
- Parce que c'est un poème, une calligraphie, une peinture, une danse et une musique tout à la fois.

Le vieil homme s'approcha de Yuko et souffla d'une haleine chaude :

- Elle est donc tout cela ?
- Elle est bien plus encore.
- Tu es poète. Mais que connais-tu des autres arts ? Sais-tu danser, peindre, calligraphier, composer ?

Yuko ne put répondre. Il sentit une rougeur lui envahir le visage.

- Je suis poète. J'écris des vers. Je n'ai pas besoin de savoir autre chose pour accomplir mon art.
- Erreur. La poésie est avant tout la peinture, la chorégraphie, la musique et la calligraphie de l'âme. Un *poème* est un tableau, une danse, une musique et

l'écriture de la beauté tout à la fois. Si tu désires devenir un maître, il te faudra posséder le don d'artiste absolu. Tes œuvres sont merveilleusement belles, dansantes, musicales, mais aussi blanches que de la neige. Il leur manque la couleur, la peinture. Tu n'es pas peintre, Yuko. C'est cela qui te fait défaut. Simplement cela. Et c'est pourquoi, si tu ne m'écoutes pas, ta poésie restera invisible aux yeux du monde.

Ce vieil homme l'ennuyait, mais la jeune fille à ses côtés était belle et Yuko ne voulait pas la décevoir.

- Je vous écoute, Maître.

- Il existe, au sud du Japon, un homme qui possède l'art absolu. Il écrit de merveilleux poèmes, des pièces de musique, mais est avant tout un peintre. Cet homme admirable et unique se nomme Soseki. Il fut mon maître. Va lui rendre visite de ma part. Je t'en conjure. Il t'apprendra le peu qui te manque.

A aucun moment de la conversation la protégée du poète de la cour Meiji ne prit la parole. Elle se contenta de dévisager intensément Yuko, souriant et buvant de longues gorgées de thé fumant.

- Ne tarde pas, dit le vieil homme, car Soseki est très vieux et peut mourir bientôt.

Yuko inclina le buste et conclut :

- Maître, j'irai voir Soseki demain.

Puis il se tourna et salua maladroitement la jeune fille à ses côtés. Elle eut un petit rire moqueur, un petit rire comme un trille s'élevant dans les airs.

Il en conçut aussitôt pour elle une terrible haine et un immense amour.

13

Le soir même, il fit l'amour avec la jeune fille de la fontaine. Il la prit dans la neige, sous la ramure de cristal d'un cerisier. Ils recommencèrent sept fois. Avec violence. Jusqu'à ce que son membre ressemble à un vieil artichaut et le sexe de la jeune fille à une striure violette.

14

Le lendemain, à l'aube, Yuko quitta son village. Il fit ses adieux à son père et à sa famille, puis il prit la route du sud.

Ce fut un voyage vers le soleil de son cœur. La pureté du monde et de sa lumière s'offrait à son regard. En marchant lentement sur le chemin, Yuko ressentit une joie pure et étincelante. Il était libre et heureux. Il emportait pour seul bagage l'or de sa foi en l'amour et en la poésie.

Mais ce qui devait arriver arriva. A trop vouloir l'aimer, il en perdit la peur de la neige. Et c'est elle qui faillit l'avaloir de son amour.

Alors qu'il traversait les Alpes japonaises, Yuko se perdit corps et biens dans une terrible tempête de neige. Il fut victime de la colère des éléments et ne dut son salut qu'à un abri de fortune.

Yuko se réfugia sous le surplomb d'un rocher, à l'abri du vent, et là, transi de froid, à bout de forces, seul dans l'épaisseur des ténèbres, seul dans la profondeur de la neige, seul dans le vertige de sa solitude, seul

dans son silence, alors qu'il aurait dû mourir cent fois de froid, de faim, de fatigue, de dépit et de lassitude, il survécut.

Il survécut parce que ce qu'il vit, cette nuit-là, cette chose, cette magnifique chose venue elle aussi de l'autre côté du réel, cette chose sublime et belle était la plus belle et la plus sublime image qu'il lui avait été donné de voir de toute sa vie. Et cette image-là, il ne put jamais l'oublier.

Cette chose si belle, c'était elle. Lorsqu'il s'allongea sous ce surplomb rocheux, elle était là, devant ses yeux. Elle paraissait fragile comme un songe. C'était une femme jeune, nue et blonde, de race européenne. Elle était morte. Elle dormait sous un mètre de glace.

Elle ne dormait pas vraiment. Elle était morte. Mais son cercueil était aussi transparent que le cristal. Yuko tomba aussitôt amoureux de cette belle inconnue.

A aucun moment Yuko ne prit conscience qu'il se trouvait si près d'un cadavre. Ce n'était pas une morte ordinaire. C'était une présence merveilleuse.

D'abord elle était nue. Que faisait-elle nue sous un mètre de glace ? C'est la question qui lui vint aussitôt à l'esprit. Mais il ne sut y répondre.

D'où venait-elle ? Depuis combien de temps était-elle prisonnière de ce piège transparent et éternel ? Et, à vrai dire, était-elle réelle ?

La jeune femme emprisonnée sous la glace semblait fragile et tendre comme un rêve. L'éclat de sa chevelure d'or resplendissait comme un flambeau. Ses paupières, bien qu'elles fussent voilées, laissaient transparaître le bleu glacier de ses yeux, comme si l'usure de la glace avait rendu diaphane la peau ténue protégeant son regard. Son visage était blanc comme la neige.

Yuko la regarda, sans rien dire, subjugué par sa beauté.

Yuko crut à un songe.

Il lui semblait que l'image de la jeune femme se laissait tendrement déformer par la géométrie de ses rêves. Mais, en vérité, il n'était pas en proie à une hallucination. Elle était là, sous la glace, à un mètre de lui, et il l'aimait.

Yuko resta toute la nuit à emplir ses yeux de cette image. Et pas une seule seconde il ne se lassa. Il était là, immobile malgré le froid, à contempler ce qu'il n'avait jamais espéré rêver.

Pour lui, le temps s'arrêta cette nuit-là.

Qui était-elle, pourquoi se trouvait-elle à cet endroit ?

Il ne le savait pas.

Mais il savait une chose, une seule chose, triste et belle : c'est qu'il allait vieillir, bien sûr, et finir par mourir un jour, mais jamais l'amour qu'il portait à cette femme ne mourrait, et pas davantage ce visage endormi sous la glace ne vieillirait.

Au petit matin, Yuko planta une croix à l'endroit précis où il avait fait sa macabre découverte. Puis il reprit son chemin.

Désormais il ne pourrait oublier ce qu'il venait de vivre. L'image de la jeune femme l'obséda tout au long de la route.

Le soir même, il arriva dans un village de montagne.

Il marcha vers la place et s'écroula de fatigue près de la fontaine gelée. Un vieux paysan s'empessa de lui offrir un verre de saké.

Le jeune homme se tourna vers lui, but une gorgée blanche, reprit son souffle et demanda :

- Qui est-elle ?

Et il s'écroula dans les bras du vieillard.

19

Il lui fallut sept jours de repos pour recouvrer ses forces et reprendre son voyage.

Pendant ces sept jours, Yuko dormit et rêva de la femme de la neige. Puis un matin, il se leva, remercia le paysan et continua son chemin. De la jeune femme aperçue sous la glace il ne dit plus un mot.

20

Il traversa le Japon tout entier et parvint un matin devant la porte de Soseki. Il y trouva un serviteur du nom de Horoshi. Le serviteur était un homme déjà âgé, au sourire affable, aux joues creuses et aux cheveux grisonnants. Yuko lui dit :

- Je viens de la part du poète de la cour Meiji pour apprendre l'art des couleurs auprès de maître Soseki. Puis-je entrer ?

Le serviteur s'effaça et Yuko pénétra dans un intérieur très confortable. Il s'assit en tailleur sur une natte, face à un jardin empli d'une multitude de plantes. On lui servit un bol de thé fumant. Au-dehors un oiseau chantait une mélodie entêtante près d'une rivière argentée:

- Je viens de très loin, continua Yuko. Je suis poète. Plus exactement je suis le poète de la neige. Je viens suivre l'enseignement de maître Soseki.

Horoshi inclina la tête en signe d'assentiment.

- Combien de temps resterez-vous auprès du maître ?

- Autant de temps qu'il le faudra. Je veux devenir un poète accompli.

- Je comprends. Mais mon maître est très âgé et très fatigué. Il ne lui reste que peu de temps à vivre. C'est pourquoi il ne dispense ses cours qu'à une assemblée restreinte d'élèves de qualité. Deux fois par jour. Le matin à l'aube et le soir au crépuscule. A cause de la lumière, bien entendu.

- Je le ménagerai. Et de plus, si je ne suis pas digne de son enseignement, je repartirai sur-le-champ.

- Maître Soseki jugera de votre aptitude. D'ailleurs, le voici. C'est l'heure de sa promenade parmi les fleurs. C'est là qu'il puise l'intensité de ses couleurs.

Horoshi indiquait une silhouette avançant lentement dans le jardin. Yuko se tourna vers le maître et découvrit un vieillard à longue barbe blanche qui marchait lentement, comme perché sur un fil, en souriant de bonheur. Il avait les yeux fermés.

- Est-ce là le maître de la couleur ? demanda Yuko.

- Oui, Soseki, le grand peintre Soseki.

- Mais il est... Ses yeux...

- Oui, dit Horoshi. Mon maître est aveugle.

21

Comment un peintre devenu aveugle pouvait-il lui enseigner l'art de la couleur ? Le poète de la cour Meiji s'était-il moqué de lui en lui donnant comme professeur un homme qui ne pouvait même pas juger de la qualité de son propre travail ? Un instant, Yuko voulut tout abandonner, repartir aussitôt, retrouver son village et ses chères montagnes. Mais le bras de Horoshi le retint.

- Ne pars pas avant de savoir. Soseki ne voit peut-être plus les nuances, mais son esprit sait ce que tes yeux ne peuvent voir. Viens, je vais te présenter.

- Que peut m'apprendre un aveugle sur l'étendue des couleurs ?

- Autant qu'il peut t'apprendre sur les femmes. Et pourtant cela fait longtemps qu'il ne partage plus sa couche avec aucune d'entre elles. Ne te fie pas aux apparences. Cela ne sert à rien qu'à se perdre.

Horoshi poussa plus qu'il ne conduisit Yuko à saluer le maître.

- Qui es-tu ? Et que veux-tu de moi ? demanda Soseki, une fois les présentations faites.

- Je suis Yuko, le poète de la neige. Mes poèmes sont beaux, mais d'une blancheur désespérante. Maître, apprenez-moi à peindre. Apprenez-moi la couleur.

Soseki sourit et répondit :

- Apprends-moi d'abord la neige.

22

L'enseignement du maître ne ressemblait à nul autre.

Le premier matin de cours, près de la rivière encore baignée de l'aube, il demanda à Yuko de fermer les yeux et d'imaginer la couleur.

- La couleur n'est pas au-dehors. Elle est en soi. Seule la lumière est dehors, dit-il. Que vois-tu ?

- Rien. Les yeux fermés, je ne vois que du noir. Pas vous ?

- Non, répondit Soseki. Je vois encore le bleu des grenouilles et le jaune du ciel. Alors, qui de nous deux est le plus aveugle ?

Yuko aurait voulu lui dire que le ciel n'était pas jaune, ni les grenouilles bleues, mais il s'abstint de tout commentaire. Le vieil homme était peut-être devenu fou. Ou tout simplement sénile. Il ne voulut pas le décevoir.

- Maître, dit-il, je commence à voir.

- Que vois-tu ?

- Je vois le rouge des arbres.

- Idiot, dit Soseki. Cela ne se peut pas. Il n'y a pas d'arbres ici.

23

Le deuxième matin, le maître demanda à Yuko de fermer les yeux et il dit :

— La lumière est intérieure, elle est en soi. Seule la couleur est au-dehors. Ferme les yeux et dis-moi ce que tu vois.

— Maître, dit Yuko, je vois la lumière blanche de la neige.

En disant cela, Yuko eut envie de rire. C'était une belle matinée de printemps. Le soleil chauffait comme une enclume.

— C'est vrai, dit Soseki, cet hiver, il y a eu de la neige à cet endroit. Tu commences à devenir voyant.

- Soseki ? Samourai ? Raconte, raconte, par pitié !
Horoshi but un verre de saké et, devant l'insistance
du jeune homme, plongea dans ses souvenirs.
— Tout commença par magie...

24

Ainsi Yuko fut accepté au cours du maître pour l'année entière.

Horoshi, le serviteur, devint son ami. Ils dormaient ensemble dans la même pièce.

Un soir, Yuko lui demanda :

- Qui est vraiment le maître ? Et connaît-il réellement toute l'étendue de l'art ?

- Soseki est le plus grand artiste du Japon. Il connaît la peinture, la musique, la poésie, la calligraphie et la danse. Mais son art n'aurait jamais vu le jour sans l'amour d'une femme.

- Une femme ? interrogea Yuko.

- Oui, une femme. Car l'amour est bien le plus difficile des arts. Et écrire, danser, composer, peindre, c'est la même chose qu'aimer. C'est du funambulisme. Le plus difficile, c'est d'avancer sans tomber. Soseki, lui, a fini par tomber pour l'amour d'une femme. Seul l'art l'a sauvé du désespoir et de la mort. Mais c'est une longue histoire, et elle va t'ennuyer, je crois.

- Oh, supplia Yuko, je t'en prie, raconte-moi !

- Cette histoire remonte au temps où le maître était samourai.

II

Tout commença par magie. Un jour de l'hiver 18.., alors qu'il rentrait de la guerre, Soseki tomba amoureux d'une femme comme jamais il n'en avait rencontrée.

En ce temps-là, mon maître était samouraï de l'empereur.

Soseki avait participé à une cruelle bataille où son armée venait de remporter une éclatante, belle et imprévisible victoire. Il s'en revenait donc en vainqueur. Triomphant mais blessé. Un guerrier mort lui avait traversé l'épaule d'un coup de sabre après avoir eu la tête emportée par un boulet de canon. Il avait encore cette image devant les yeux : le goût de la boue et du sang plein la bouche, les guerriers de l'armée adverse se ruant sur lui, ce visage d'un ennemi traversé par le rictus de la haine. L'homme s'était jeté sur lui, prêt à l'embrocher. Puis il y avait eu la lame froide d'un sabre au-dessus de son front, une explosion, un fracas du tonnerre, et plus rien qu'un corps sans tête, un corps qui bougeait et marchait encore avant de s'effondrer sur lui et de lui planter le fil de sa lame dans l'épaule,

de tout son poids de mort, comme pour mieux lui faire comprendre l'horreur d'un champ de bataille que ni l'un ni l'autre n'auraient dû connaître. Mais voilà. C'était le temps de l'honneur. C'étaient les joies de la guerre. Il fallait mourir ou revenir meurtri.

Le samouraï ne put jamais oublier l'image de cet homme sans tête. C'était ce qu'il lui avait été donné à voir de plus horrible de toute sa vie.

Après cela, il s'évanouit. On le laissa pour mort sur le champ de bataille. Il resta une nuit sous ce corps acéphale. Au matin, on finit par entendre ses gémissements. On retira le mort et on découvrit le visage horrifié de Soseki. On le soigna, mais il délira plusieurs jours. Une semaine plus tard, il avait encore la peur dans les yeux.

L'empereur vint le féliciter et Soseki en retira une certaine fierté, mais teintée tout de même par le regret de ce qu'il venait de vivre.

Lorsqu'il eut enfin recouvré ses forces, il prit le chemin du retour. Ce n'était pas tant sa blessure qui l'empêchait de continuer à guerroyer - il avait été blessé à six reprises depuis le début de la campagne - mais tout simplement le dégoût de la guerre. Lui qui avait consacré sa vie à l'armée venait de s'apercevoir qu'il n'aimait plus tuer.

Il quitta donc l'armée et s'en revint à pied chez lui. Et c'est là, sur le chemin du retour, que le miracle s'accomplit.

Transi de froid, à bout de forces, avec dans les yeux l'horreur de la guerre, seul dans l'épaisseur des ténèbres et de la tragédie qu'il venait de vivre, seul dans la profondeur de l'hiver, seul dans le vertige de sa solitude,

seul dans son silence, alors qu'il aurait dû mourir cent fois de froid, de faim, de fatigue, de dépit et de lassitude, il survécut.

Il survécut parce que ce qu'il vit ce jour-là, cette chose, cette magnifique chose venue elle aussi de l'autre côté du réel, sans doute pour contrebalancer l'horreur de l'homme sans tête, cette chose sublime et belle était la plus belle et la plus sublime image qu'il lui avait été donnée de voir de toute sa vie. Et cette image-là, le samouraï ne put jamais l'oublier.

- Qui est-elle ?

Le vieillard, sans même regarder Soseki, répondit avec un tremblement dans la voix :

- C'est une funambule. A moins que ce ne soit un oiseau blond perdu dans les airs.

26

Cette image, c'était celle d'une jeune femme en équilibre sur un fil, une jeune femme aussi légère qu'un oiseau, une funambule évoluant avec la grâce d'un écureuil au-dessus de la rivière argentée.

Elle se trouvait à plus de soixante pieds du sol. Elle ne marchait pas sur une corde, elle tenait en l'air par magie. Du plus loin qu'on pouvait l'apercevoir, debout sur son fil invisible, un balancier entre les mains, glissant délicatement sur l'azur, on la prenait pour un ange.

Soseki s'approcha lentement de la rivière et la beauté de la jeune femme l'ensorcela. C'était la première fois qu'il voyait une Européenne. Et elle semblait voler dans les airs.

Intrigué, il avança encore. Cette fois elle était au-dessus de lui.

Sur la berge, une foule nombreuse s'était rassemblée pour voir l'étrange apparition.

Soseki s'approcha d'un vieillard et, toujours nez en l'air, il l'interrogea :

58

Elle était funambule et sa vie tenait en une seule ligne. Droite.

Elle venait de Paris, en France. Elle se nommait Neige. On l'avait surnommée ainsi parce qu'elle avait la peau d'une grande blancheur, des yeux de glace et des cheveux d'or. Et aussi parce que, lorsque qu'elle évoluait dans les airs, elle semblait aussi légère qu'un flocon de neige.

Cela avait commencé comme ça. Un jour, alors qu'elle était encore une enfant, sa route avait croisé celle d'un cirque ambulante. Elle avait été émerveillée de pouvoir rêver les yeux ouverts.

Sans se soucier du danger, elle avait décidé d'en faire son métier. Après quelques hésitations, elle avait choisi de devenir fil-de-fériste. Puis, petit à petit, elle était allée toujours plus haut dans l'ascension et la maîtrise de son art. Et c'est ainsi qu'elle était devenue une des premières femmes funambules.

Elle était montée sur une corde et n'en était plus jamais redescendue.

Neige était devenue funambule par souci d'équilibre. Elle, dont la vie se déroulait comme un fil tortueux, entrelacé de nœuds que nouaient et dénouaient la sinuosité du hasard et la platitude de l'existence, excellait dans l'art subtil et périlleux consistant à évoluer sur une corde raide.

Elle n'était jamais aussi à l'aise que lorsqu'elle marchait à mille pieds au-dessus du sol. Droit devant elle. Sans jamais s'écarter d'un millimètre de sa route.

C'était son destin.

Avancer pas à pas.

D'un bout à l'autre de la vie.

Elle avait conquis toutes les places d'Europe par ses exploits. A dix-neuf ans, Neige avait traversé plus de cent kilomètres sur sa corde raide, souvent au péril de sa vie.

Elle avait tendu son fil entre les deux tours de Notre-Dame de Paris et était restée plusieurs heures en équilibre au-dessus de la cathédrale, telle une Esmeralda de vent, de neige et de silence.

Puis elle avait réitéré sa performance dans chaque capitale d'Europe, défiant à chaque fois les lois de l'équilibre.

Elle n'était pas une simple funambule. Elle avançait dans l'air par magie.

Du plus loin qu'on pouvait l'apercevoir, son corps droit dans le ciel comme une flamme blanche, ses cheveux d'or caressés par le vent, on la prenait pour la déesse de la neige.

Car en vérité, le plus difficile, pour elle, ce n'était pas de tenir en équilibre, ni même de dominer sa peur, encore moins de marcher sur ce fil continu, ce fil de musique entrecoupé de vertiges éblouissants, le plus difficile, lorsqu'elle avançait dans la lumière du monde, c'était de ne pas se changer en flocon de neige.

davantage. Elle se mit à sourire et, dans ce sourire, Soseki perdit son âme.

Il mit un genou à terre, jeta son sabre à ses pieds et lui dit :

- Vous êtes celle que je cherchais.

31

Un jour on l'avait réclamée dans le monde entier. C'est ainsi qu'elle avait traversé les chutes du Niagara et la rivière Colorado.

Et, sans trop savoir comment, elle avait fini par atterrir au Japon, pour le plus grand bonheur de Soseki.

C'était la première fois qu'une artiste étrangère se produisait au pays des samouraïs.

Et un samouraï la regardait et l'aimait déjà.

Aux yeux de Soseki, elle paraissait un poème, une peinture, une calligraphie, une danse et une musique tout à la fois. Elle était Neige et elle représentait toute la beauté de l'art.

Lorsqu'elle eut terminé son spectacle, qu'enfin elle revint sur terre, Soseki ne put s'empêcher d'aborder la belle étrangère. Il s'approcha d'elle, découvrit la finesse de ses traits, le contour de sa bouche, la ligne de ses sourcils et comprit aussitôt que jamais plus il ne pourrait oublier ce visage. Il la regarda dans les yeux et elle le dévisagea à son tour. Il n'y eut pas besoin d'en dire

Neige ne cherchait personne. Mais elle trouva le geste de Soseki d'une telle beauté qu'elle s'en contenta. Et elle l'épousa.

Les premières années furent heureuses. Une naissance vint consolider les liens du couple. C'était une fille. Elle possédait la beauté diaphane de sa mère et les cheveux noirs de son père. On l'appela Flocon du printemps.

Leur vie était faite de paix et de silence. Neige s'acclimatait lentement au Japon. Elle avait parfois le mal du pays mais ne se plaignait jamais. Ce qu'il lui manquait le plus, c'était pourtant autre chose : c'était son métier de funambule.

Une nuit, elle se mit à rêver qu'elle volait dans les airs. Le lendemain, en se réveillant, elle y pensa fortement. Puis elle n'y pensa plus.

L'hiver arriva. Puis le printemps. L'enfant se mit à grandir dans le ravissement de la lumière. Neige était heureuse. Dans une main elle tenait l'amour de Soseki, dans l'autre main son propre cœur qu'elle offrait à l'enfant. Et ce fragile balancier suffisait à la tenir en équilibre sur le fil du bonheur.

Un jour, pourtant, l'équilibre de ce balancier devint si fragile qu'il se rompit.

Un jour, l'affection prodiguée par ces deux êtres chers ne lui suffit plus pour être heureuse. La vie dans les airs lui faisait cruellement défaut. Elle avait à nouveau soif de vertige, de frissons, de conquête. Elle désirait tout simplement redevenir funambule.

Elle demanda à Soseki le droit d'organiser une dernière parade. Elle voulait tendre un fil d'une montagne à l'autre, au cœur des Alpes japonaises.

Sans doute son mari qualifia-t-il ce désir de folie, jugeant périlleux de mettre ainsi sa vie en danger, mais, en vrai samouraï, il s'inclina et obtempéra.

Il fit venir d'Europe deux câbles d'acier : l'un très court et de petite section, l'autre d'un diamètre important et d'une longueur totale de cinq cents mètres. Puis il envoya deux de ses serviteurs installer le câble le plus long sur le versant d'une haute montagne, dans le centre de Honshu.

Neige, quant à elle, ressortit de son étui son balancier, chaussa ses souliers de ballerine et s'entraîna de longues heures dans le jardin à traverser et retraverser,

sur le petit câble d'acier, de minuscules montagnes de fleurs et un océan miniature où flottaient des nénuphars.

Soseki ne se lassait pas de la regarder. Sa femme était une danseuse de corde hors pair. Sur ce fil, Neige était si heureuse, si belle, si aérienne que chaque jour il remerciait le ciel de la lui avoir offerte.

Ses cheveux étaient blonds. Son regard était clair. Et elle marchait dans les airs.

34

Le spectacle fut fixé aux premiers jours de l'été. On vint de tout le pays pour assister aux prouesses de la jeune française. On raconte que l'empereur lui-même assista à la féerie, au côté du samouraï.

Lorsque Neige posa le pied sur le fil, la foule murmura. C'était si haut, si vertigineux, qu'elle ne semblait qu'un point blanc dans l'espace, un flocon de neige dans l'immensité du ciel.

Munie de son balancier, Neige évolua au-dessus du sol pendant plus d'une heure et demie, se rapprochant peu à peu de l'autre versant de la montagne. En bas on retenait son souffle. Un faux pas et c'était la mort assurée.

Mais la jeune femme, maîtrisant parfaitement son art, avançait irrémédiablement. Pas à pas. Souffle après souffle. Silence après silence. De vertige en vertige.

Jamais elle ne trébucha.

35

Ce fut le fil qui cassa. Mal arrimé, sans doute, le câble se détacha de la roche, emportant avec lui la jeune femme et le balancier dans une chute de près de mille pieds. Du plus loin qu'on la vit disparaître, au cœur des Alpes japonaises, on la prit pour un oiseau tombant du ciel.

On ne retrouva jamais son corps, sans doute avalé par une crevasse. Neige était devenue neige et dormait dans le lit de la blancheur.

36

Soseki ne se remit jamais de la perte de sa femme. Les deux serviteurs fautifs furent renvoyés sans autre forme de procès. On apprit quelques jours plus tard qu'ils s'étaient donné la mort en se jetant d'une falaise. Le samouraï n'en tira ni joie ni peine. Il ne voyait qu'une chose : son propre chagrin. Il ne savait qu'une chose : jamais il ne retrouverait la femme qu'il avait aimée. Jamais il ne reverrait Neige. Jamais il ne reverrait la beauté.

En regagnant sa demeure, maintenant vide de toute joie, il quitta son habit de guerrier. Il ne serait plus samouraï. Il ne serait plus officier de l'empereur.

Il se consacrerait désormais à l'éducation de sa fille et à l'art. A l'art absolu. Dans le visage de son enfant, reflet de son amour perdu, il puiserait à la source de l'inspiration, et dans l'art il trouverait l'équilibre que la disparition de la funambule avait perverti.

C'est ainsi qu'il devint, pour l'amour d'une femme, poète, musicien, calligraphe, danseur. Et peintre.

Car la peinture était bien entendu le lien le plus fidèle entre le visage perdu et l'art absolu, le moyen le

plus sûr de retrouver Neige. Et c'est dans cet art-là que le maître excella.

Soseki acheta de nombreuses fournitures chez un marchand de couleurs — un chevalet de bois, plusieurs pinceaux en soie, une palette, une quantité infinie de colorants -, se fit construire une petite hutte dans son jardin et s'y enferma à double tour. Il passa là de longues années à peindre cette étrange morte que jamais plus il ne reverrait qu'en rêve.

Pourtant, Soseki ne se satisfît jamais de son travail. Ses tableaux, quoique superbes, lui semblaient trop colorés, peu ressemblants. Pour peindre Neige avec exactitude, il eût fallu un tableau entièrement blanc, vierge, épuré.

Comment peindre la blancheur ? Chaque peinture de la jeune femme était belle mais ne ressemblait en rien à la neige.

Alors Soseki continua à perfectionner son art, jour après jour, nuit après nuit, sans jamais se lasser.

Puis il se mit à vieillir. Sa fille, déjà femme et déjà belle, fut envoyée à Tokyo pour parfaire son éducation. Le vieil homme se retrouva seul face à la toile. Il épuisa ses yeux à contempler l'image de sa femme disparue. Et un jour, à force de travail incessant, il devint aveugle.

C'est précisément ce jour-là que Soseki, dans la profondeur de sa cécité, peignit le plus blanc et le plus beau de tous ses portraits.

III

- Voilà, dit Horoshi, c'est là que l'histoire se termine. Mon maître n'a jamais pu oublier son épouse, comme il n'a jamais pu s'empêcher de la vénérer et de la peindre. Même lorsqu'il est devenu aveugle. Surtout lorsqu'il est devenu aveugle. C'est dans le noir le plus profond que Soseki a peint la blancheur, a découvert la pureté. Ensuite, il a découvert que la vraie lumière et les vraies couleurs demeurent à jamais intrinsèquement liées à la beauté de l'âme. Il a cultivé, à partir du visage d'une femme disparue, l'art absolu. Et il a maîtrisé la lumière et ses nuances à partir de l'absence totale de lumière. Du néant, il a extirpé la quintessence de l'art. C'est pour cela que Soseki est un grand artiste.

Le serviteur se tut un instant et Yuko fut pris d'un vertige. Il regarda le vieil homme et dit :

- Je sais où se trouve cette femme. Je l'ai rencontrée en venant ici. Elle est morte, mais c'est comme si elle était encore vivante. Elle habite un cercueil de verre. Elle est si belle que je suis resté une nuit entière à la contempler.

En disant cela, Yuko avait les yeux dans le vague, le regard encore embué par le souffle du rêve. L'his-

toire avait été longue et palpitante. Il était difficile de revenir dans le monde réel.

Horoshi se contenta de sourire au jeune homme et d'approuver d'un signe de la tête. Mais bien sûr il n'en crut rien.

38

Le lendemain, près de la rivière argentée, Soseki demanda à Yuko de fermer les yeux et d'imaginer la blancheur.

- La blancheur n'est pas une couleur. C'est une absence de couleur. Ferme les yeux et dis-moi ce que tu vois.

- Maître, je vois un cercueil de verre dans la glace. Dans ce cercueil je vois le visage d'une femme. Elle est là, devant mes yeux. Elle est fragile comme un songe. C'est une jeune femme nue, blonde, européenne. Elle est morte. Elle dort sous un mètre de glace. Elle est au cœur de la province de Honshu, dans les Alpes japonaises. Elle a été funambule. Elle se nomme Neige. Et je sais où elle se trouve.

Le visage de Soseki se glaça à ces mots. Sans cesser de porter son regard mort à l'horizon qu'il ne voyait pas, il répondit :

- Qui es-tu pour savoir cela ? Un envoyé des ténèbres ? Personne ne sait où elle se trouve. La montagne l'a avalée. Il y a bien longtemps de cela.

- C'est faux. La montagne l'a digérée et a rendu son corps. Lentement, année après année, l'armée de la

neige remonte son corps de la profondeur de la crevasse où elle a péri. Elle est là, à un mètre sous la glace. Elle est là, dans son cercueil de verre, intacte, aussi belle que vous l'avez connue. Je puis faire serment que je sais où elle se trouve. Je l'ai retrouvée par hasard, en traversant la montagne. J'ai été si saisi par sa beauté que je suis resté une nuit entière à la contempler. J'ai marqué d'une croix le lieu de sa tombe de glace. Si vous le désirez, je peux vous conduire jusqu'à elle.

Le maître comprit que Yuko disait la vérité et il ne put s'empêcher de verser une larme.

— Je savais qu'un jour elle m'enverrait un messenger. Mais je ne savais pas que ce messenger viendrait si tard dans ma vie.

Puis il se tourna vers Yuko et posa une main sur l'épaule du jeune homme.

- Dire que chaque jour depuis sa mort j'ai tenté de retrouver la beauté de neige de son visage, en peinture, en musique, en poème. Dire que son visage est maintenant à portée de regard. Et dire que je ne le verrai pas.

39

Le lendemain, après le cours, Yuko demanda à Soseki :

- Avez-vous réfléchi à ma proposition ? Quand désirez-vous que je vous amène devant la tombe de votre défunte femme ?

Soseki soupira, puis il répondit d'une voix triste :

— Mon enfant. Je crois que ce voyage est inutile. Je suis persuadé que tu dis la vérité, mais quel intérêt pour un vieil aveugle de retrouver le tombeau d'une morte ? Ma femme est en paix là où elle se trouve. Que son isolement soit respecté pour l'éternité.

Puis il quitta Yuko et disparut dans son jardin de fleurs.

Un mois passa. Yuko n'osait plus parler de la jeune femme de la glace en présence du maître. D'ailleurs Soseki semblait ignorer leur secret.

Chaque jour, le maître se contentait de le saluer et commençait son cours. Puis il demeurait invisible le reste de la journée et restait muet lors du dîner.

Or, ce matin-là, debout près de la rivière argentée, le vieil aveugle lui dit :

- Yuko, tu deviendras un poète accompli lorsque, dans ton écriture, tu intégreras les notions de peinture, de calligraphie, de musique et de danse. Et surtout lorsque tu maîtriseras l'art du funambule.

Yuko se mit à sourire. Le maître n'avait pas oublié.

- Pourquoi l'art du funambule pourrait-il me servir ?

Soseki posa sa main sur l'épaule du jeune homme, comme il l'avait déjà fait un mois plus tôt.

- Pourquoi ? En vérité, le poète, le vrai poète, possède l'art du funambule. Écrire, c'est avancer mot à mot sur un fil de beauté, le fil d'un poème, d'une œuvre, d'une histoire couchée sur un papier de soie. Écrire, c'est avancer pas à pas, page après page, sur le

chemin du livre. Le plus difficile, ce n'est pas de s'élever du sol et de tenir en équilibre, aidé du balancier de sa plume, sur le fil du langage. Ce n'est pas non plus d'aller tout droit, en une ligne continue parfois entrecoupée de vertiges aussi furtifs que la chute d'une virgule, ou que l'obstacle d'un point. Non, le plus difficile, pour le poète, c'est de rester continuellement sur ce fil qu'est l'écriture, de vivre chaque heure de sa vie à hauteur du rêve, de ne jamais redescendre, ne serait-ce qu'un instant, de la corde de son imaginaire. En vérité, le plus difficile, c'est de devenir un funambule du verbe.

Yuko remercia le maître de lui enseigner l'art d'une façon si subtile, si belle.

Soseki se contenta de sourire. Puis il dit :

- Nous partirons demain retrouver Neige.

41

Ils partirent à l'aube. Yuko cheminait devant et Soseki le suivait au bruit de ses pas frappant le sol.

A chaque fois que le jeune homme voulait lui donner la main, lorsque la route présentait un danger, le maître refusait son aide et se défendait.

Le soir, ils dormaient chez l'habitant, sur des nattes disposées à même le sol. Lorsque, à l'entrée d'un village, Soseki déclina son nom et sa profession, les portes s'ouvraient devant lui comme par magie. Le Japon tout entier semblait connaître cet homme de réputation. Yuko en fut émerveillé. Il comprit alors combien il avait de chance de suivre l'enseignement d'un tel professeur.

Il n'est pas donné à tout le monde de rencontrer des divinités de son vivant.

42

Le voyage fut long, d'une blancheur incessante.

Blanc comme les cerisiers en fleurs.

Blanc comme le silence qui accompagnait les deux marcheurs.

Enfin, un matin, les premières cimes des montagnes apparurent. Le chemin se mit à monter lentement vers le ciel et sa pureté.

Ce furent les heures les plus délicates.

Soseki commença à montrer des signes de faiblesse. Mais Yuko feignit de les ignorer. D'ailleurs ils n'étaient plus très loin de la tombe de glace.

Le voyage touchait à sa fin.

43

Lorsqu'il aperçut la croix, Yuko trembla d'émotion.

- Maître, s'écria-t-il, je l'ai retrouvée !

Le jeune homme se précipita sous le rocher, là où il avait découvert la tombe de Neige par une nuit de tempête, et il cria de surprise.

- Qu'y a-t-il ? demanda Soseki avec inquiétude. Neige a-t-elle disparu à tout jamais au cœur de la montagne ? Y a-t-il eu une avalanche ?

- Non, dit Yuko. Bien au contraire. C'est comme si l'armée de la neige avait entendu notre appel et devancé notre venue. Neige est là. Mais son corps est encore plus près de nous que la dernière fois. Elle n'est plus qu'à deux ou trois centimètres sous la glace. On peut presque la toucher.

Elle était là. Cette créature si belle, si nue, si blonde, fragile comme un songe. Elle était morte. Et pourtant elle semblait vivante. Elle dormait sous la glace. Et elle allait bientôt sortir de son tombeau.

Elle n'était pas vraiment nue, comme il l'avait cru la première fois, mais son habit de funambule était resté si longtemps sous la glace que la trame du tissu était devenue presque transparente. Et son corps si ténu, sa peau si diaphane en paraissaient plus fragiles encore.

Yuko se jeta sur le sol et gratta la glace de ses ongles. Enfin Neige apparut. Puis il prit la main de Soseki et la posa sur le visage de la jeune femme.

- Sentez-vous son visage ? Sentez-vous sa peau ?

La main du vieil homme caressa la joue de son amour perdu.

Soseki était aveugle. Mais il n'avait nul besoin de ses yeux pour reconnaître la courbe d'un visage.

Celui de la jeune femme était si bien conservé qu'une seule pression de la paume sur les paupières bleues lui suffisait.

- C'est bien elle. C'est Neige. Tu ne m'as pas menti.

Alors il tomba à genoux et pleura à chaudes larmes la jeunesse retrouvée de sa vie.

44

Soseki ne redescendit jamais de la montagne. Il s'allongea sur la glace, auprès de son amour et ferma les yeux.

Yuko tenta de le dissuader d'une telle folie mais le maître lui répondit d'une voix sereine :

- Laisse-moi en paix. J'ai trouvé ma place. Pour l'éternité.

Puis il s'endormit à côté du corps intact de la jeune femme.

Lorsqu'il mourut, il se laissa gagner par la blancheur du monde.

Il était heureux.

A hauteur du cœur.

45

Yuko revint seul de la montagne
Alla vers le nord
Vers la neige.

Il ne se retourna jamais.

Il avança sur le chemin du retour, debout, comme sur un fil tendu entre le sud et le nord du Japon.

Comme un funambule.

Lorsqu'il parvint enfin chez lui, son père le questionna sur son voyage et sur la portée de l'enseignement du maître. Mais Yuko ne répondit rien. Il s'enferma dans son atelier et n'en sortit pas pendant plusieurs jours.

Un matin pourtant, n'y tenant plus, le prêtre exigea la raison de cette réclusion volontaire. Yuko répondit :
- Père, Soseki n'est plus. Maintenant laissez-moi porter le deuil.

Il s'enferma à double tour et pleura.

Mais, en vérité, malgré l'amitié qu'il lui portait et l'admiration qu'il lui vouait, Yuko ne pleurait pas la mort du maître.

Il pleurait son amour perdu dans la neige.

Il rêva de nombreuses nuits à la femme des glaces.
A Neige.

Une nuit, la fille de la fontaine le rejoignit et voulut s'offrir à lui, mais le jeune homme la repoussa dans un soupir de lassitude. Elle s'enfuit en sanglotant et il ne la revit plus.

Les saisons s'égrenèrent dans le sablier du temps.

Aux premiers jours de l'hiver la neige tomba. Et avec elle la première encre du premier poème sur le parchemin de soie.

En déroulant les premiers mots sur le papier, son cœur s'alléga. Mais tout cela n'était qu'un leurre. Seule la poésie rendait plus léger le poids de son chagrin. Lorsqu'il posa sa plume, son cœur redevint froid comme de la glace.

Ce fut un hiver long, d'une blancheur éclatante.

Aux premiers jours du printemps, pourtant, l'écriture de Yuko changea. Peu à peu, ses poèmes prirent une autre teinte.

Il se surprit lui-même à y déceler d'autres couleurs que celle de la neige.

L'enseignement de maître Soseki avait fini par porter ses fruits. Ses fruits d'or, d'argent et de rêve.

Désormais Yuko était devenu un poète accompli. Ses haïku n'étaient plus aussi désespérément blancs. Ils comportaient chacun toute la gamme des couleurs de l'arc-en-ciel. Son écriture était limpide, précieuse. Et colorée.

Mais le territoire de son cœur restait étrangement empreint de blancheur.

Un matin d'avril, un an après la mort de Soseki, une jeune femme se présenta chez le père de Yuko. Le prêtre la reconnut. C'était la jeune protégée du poète officiel de la cour de l'empereur. La jeune fille pour laquelle son fils avait conçu une terrible haine et un immense amour. Cette fois, elle était seule.

Le prêtre la reçut avec les honneurs et lui offrit un bol de thé fumant qu'elle but lentement en regardant la rivière argentée. Puis il la conduisit à l'atelier de son fils.

Lorsqu'il la vit, Yuko la trouva si belle qu'il en trembla. Le naïku qu'il calligraphiait avec soin sur un parchemin de soie en ressentit un vertige. La plume de Yuko glissa sur le papier et forma un signe étrange. Une ligne droite entrecoupée d'une virgule. Comme le dessin d'une funambule sur un fil de beauté.

Yuko se tourna vers la jeune femme et lui sourit. Sans prononcer un mot elle s'approcha de lui et glissa sa main sur son épaule. Puis elle se pencha sur l'œuvre du jeune maître et dit :

- C'est sans doute le plus beau portrait qui ait jamais été fait de ma mère.

Elle se nommait Flocon du printemps.

50

Le jeune homme contempla le dessin devant lui, la regarda, elle, et comprit qu'il s'agissait du même rêve achevé dans le peu de réalité qui restait en suspens autour de lui.

- Je vous ai attendu longtemps, dit-il.

Elle posa sa tête sur son épaule et elle ferma les yeux.

- Je savais que tu attendrais encore.

51

Cette nuit-là ils firent l'amour pour la première fois. Lui le jeune poète et elle la fille du maître et de la femme des glaces.

Lorsqu'il la prit, elle cria si fort qu'il en trembla d'émotion.

Il baisa ses yeux, son sein, son ventre.

Au matin, ils se laissèrent gagner par le sommeil.

Dehors, il neigeait.

52

Il y a deux sortes de gens.

Il y a ceux qui vivent, jouent et meurent.

Et il y a ceux qui ne font jamais rien d'autre que se tenir en équilibre sur l'arête de la vie.

Il y a les acteurs.

Et il y a les funambules.

53

Yuko ne se rendit jamais à la cour de l'empereur.
Flocon du printemps ne devint jamais funambule.
En aucun cas il ne faut que l'histoire se répète.

Ils se marièrent aux premiers jours de l'été, sur le bord de la rivière argentée.

Et ils s'aimèrent l'un et l'autre
Suspendus sur un fil
De neige.